

Création musicale, héritages et expressions culturelles des jeunes issus de l'immigration dans l'agglomération Lyonnaise.

*Abdelkader Belbahri**

J'ai été invité au colloque sur la chanson maghrébine de l'exil en France pour faire une communication sur le thème de la création musicale qui n'est pas du tout ma spécialité en tant que chercheur. Je ne suis pas non plus spécialiste des jeunes issus de l'immigration. Etant moi-même Maghrébin exilé en France, j'ai fait de la sociologie parce que je m'intéressais à l'histoire des Maghrébins en France et à la situation postcoloniale. Autrement dit, je ne me suis pas intéressé aux Maghrébins parce que je suis sociologue mais c'est parce que je suis Maghrébin que j'ai fait de la sociologie.

M'intéressant aux travailleurs des foyers Sonacotra au tournant des années 70 et 80, j'ai été amené progressivement à me pencher sur la situation de leurs enfants, « la seconde génération » et les générations suivantes. J'étais, en quelque sorte, un sociologue militant auprès de travailleurs venus du Maghreb puis

témoin de ce qui allait se dérouler sous mes yeux à la naissance du mouvement Beur. Sous mes yeux... et mes oreilles, car quiconque a fréquenté sinon vécu les mondes de l'immigration maghrébine a été amené aussi à écouter les musiques de l'immigration dans leur diversité. Au cours de mes recherches au début des années quatre vingt, je me suis intéressé à un quartier de la Guillotière, sur la rive gauche du Rhône, connu par les Lyonnais sous le nom de la Place du Pont et la ZUP de Rillieux-la-Pape, sur la banlieue nord-est de Lyon. Dans mes premières intuitions d'apprenti sociologue, ces deux secteurs urbains résumaient l'urbanité de l'immigration en France.

Dans les coulisses du quartier immigré

La Place du Pont, quartier d'accueil historique de l'immigration depuis la fin du dix-neuvième siècle, a fonctionné comme « un quartier de première implantation » pour

différentes vagues de migrants, comme ses vers des mobilités dans d'autres secteurs de la ville et de l'agglomération et même au-delà. C'est un lieu que j'ai caractérisé comme l'espace de la *précarité revendiquée* des migrants venus seuls tenter l'aventure en France. C'est aussi un espace marchand. C'est là que les Maghrébins viennent s'approvisionner en produits communautaires et parfois en cassettes audio de musique du Bled, sans se douter un seul instant que beaucoup d'artistes se produisaient d'abord et enregistraient à Lyon, comme à Paris et Marseille dans l'arrière boutique de marchands de cassettes. J'ai pris connaissance de ce fait lors d'une de mes visites dans ma famille au Maroc. Ma mère, originaire de l'Ouest Algérien écoutait souvent Cheikha Remitti, connue aujourd'hui en France et aux Etats-Unis comme la pionnière du Raï. En consultant une des cassettes que ma mère introduisait dans un vieux lecteur, j'ai pu lire que l'enregistrement avait été réalisé dans un studio, rue Marignan dans le 3^{ème} arrondissement de Lyon, c'est-à-dire en plein cœur du quartier que j'étais en train d'étudier.

A la Place du Pont on y trouvait plusieurs types de musiques. La musique arabe et Kabyle traditionnelle généralement jouée par des musiciens ruraux – Les instruments utilisés sont

des instruments à percussion tels que le « bendir », la darbouka, une flûte appelée la gasba et un genre de violon du nom de « Rabâb ». Cette musique est généralement jouée devant des groupes restreints et dans des cérémonies diverses, chez les gens.

Il faut distinguer une tradition venue de l'Est (Sétif, Kabylie) et celle de L'Ouest algérien, l'Oranaïs, apparue plus tard en France par le biais de chanteurs de Raï. Les immigrés algériens étaient dans leur grosse majorité issus des régions pauvres, comme la Kabylie, jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Ils arrivaient isolément pour des séjours courts de deux à trois ans. L'arrivée des citadins de la région oranaise ou Sétifienne date des années soixante.

Dans le premier âge de l'émigration Kabyle, le chant et la musique étaient mal vus dans les milieux d'origine des immigrés. Seules les femmes perpétuaient la tradition et se transmettaient de mères en filles les chants et musiques traditionnelles. Chez les hommes chanter signifiait vendre sa voix et dévoiler ses sentiments, autrement dit se montrer faible et affaiblir le clan. Seuls les parias, les bergers ou les gens pauvres qui passaient de village en village échappaient à cet interdit. C'est pour cela que des chanteurs n'ont pu s'affirmer qu'en

s'émancipant par l'émigration^a. Les quartiers immigrés, comme la Place du Pont, avec leurs bars et leurs publics spécifiques, constituent ainsi des espaces intermédiaires entre la communauté d'origine et la société d'accueil. Beaucoup de chanteurs devenus célèbres dans les années soixante dix et quatre vingt, ont fait leurs armes dans ce type de contexte : El Hasnaoui, Abderrahmane Aziz, Cheikh El Affrite, Slimane Azem et Idir. Les thèmes abordés en général sont : la solitude, la femme laissée au village, la peur de mourir en terre étrangère ou la fragilité de l'individu loin de sa communauté familiale.

La musique de l'Ouest, plus relâchée, aussi bien masculine que féminine (Mazouni, Noura et tous les cheikhs et les cheikhates de Raï, dont Cheikha Remitti.

A noter la prédominance de la chanson algérienne en raison de son ancienneté en France et du caractère plus direct de la colonisation. C'est là qu'il est possible de tenter, toutes proportions gardées, un parallèle avec le blues noir post-esclavage et l'exode de la population noire du Sud vers le Nord et le Nord-Est des Etats-Unis. On retrouve les mêmes thèmes dans les chansons, ce que Muddy Waters a appelé « la mélancolie joyeuse » en parlant du blues. *El ghorba* serait équivalent à « avoir le blues ».

Sur la scène publique et la périphérie

A la ZUP de Rillieux, fin des années soixante dix, j'ai rencontré, dans une petite salle en bas d'un immeuble, le groupe de jeunes qui constituera un peu plus tard le groupe Carte de Séjour, avec Rachid Taha comme chanteur, Mokhtar et Mohammed Amini, Djamel Dif, Eric Vaquer et Brahim M'sahel comme musiciens. Ils enregistreront leur premier album en 1983. Ils ont commencé par jouer du Rock en chantant un arabe incompréhensible même par les arabisants. Il y avait là une volonté affichée de se démarquer de la culture des parents, celle du bled, jugé comme arriérée parce que rurale et de celle des Français.^b Ils voulaient signifier une vraie rupture en tant que représentant d'une génération inédite culturellement et que d'aucuns ont qualifié d'assise «entre deux chaises». Mais ils ne pouvaient marquer leur distinction qu'au niveau de langue (un francarabe) et de la thématique des chansons (le racisme, le béton, l'entre soi des jeunes des cités, etc....).

Une anecdote permet de bien illustrer cette aspiration à une singularité en cours d'élaboration. J'ai sollicité le groupe en Avril 1981, en tant que membre du comité de soutien de la grève de la faim contre

les expulsions des jeunes nés en Algérie et ayant grandi en France. Cette grève était menée par le prêtre Christian Delorme, le pasteur André Costil de la Cimade et Hamid B., un jeune expulsé, rentré clandestinement. J'étais chargé d'organiser une soirée à la salle de la Mutualité afin de récolter des fonds pour le mouvement. *Carte de séjour* a accepté de monter sur scène bénévolement à la seule condition que lui soient assurées toutes les conditions techniques, à savoir une sonorisation professionnelle.

J'ai fait appel également à deux groupes de musique traditionnelle arabe et Kabyle, un marocain et un algérien. Avec des copains, nous avons parcouru plusieurs départements de la région pour faire de l'information et même pour ramener avec nous des jeunes parfois accompagnés par des éducateurs. Au moment du spectacle, la salle était comble. Je tenais la caisse. Entre les passages des groupes, j'étais assailli par des jeunes qui sortaient prendre l'air quand c'étaient les groupes traditionnels qui jouaient et, inversement, par des plus vieux qui

me disaient que c'était un scandale de faire se produire ensemble, devant des familles respectables, la belle musique du pays et ses jeunes qui braillent dans un micro, dans une langue incompréhensible. En plus, le rock ne peu attirer que des voyous !

Les expulsions de jeunes furent suspendues en mai 1981 par un moratoire de trois mois décidé par François Mitterrand, qui venait d'être élu président de la République.

Le 3 décembre 1983, la marche pour l'égalité et contre le racisme, partie de Marseille le 15 octobre, est arrivée dans Paris. Cent mille personnes de toutes origines y ont défilé.

Le président Mitterrand a reçu une délégation de marcheurs au palais de l'Elysée. Un des slogan de cette marche disait : « *la France c'est comme une mobylette, il lui faut du mélange pour avancer* ». Nous savons que la suite n'a pas du tout été ce que nous espérions. La mobylette est restée arrêtée au pied de la Tour 10 du quartier Monmousseau au Minguettes. Mais c'est peut-être un slogan de ce genre qui a motivé Rachid Taha pour entreprendre une



carrière en solo et pour faire un travail formidable de mixage en puisant dans le rock, la techno, le raï et le chaâbi, tout en gardant un ton aussi ironique quand il chante, à sa manière, « Douce France » de Charles Trenet. Ce chanteur qui a acquis désormais une renommée internationale est unique en son genre dans l'hexagone ; il n'appartient pas aux milieux des artistes parisiens. Il est plus connu dans le monde anglophone que francophone. Peut-être que dans ce dernier espace culturel on n'aime pas tellement le mélange ■

(*) Sociologue, Enseignant-chercheur à l'Université Jean Monnet, Saint-Etienne

1. Allaoua Bakha, « *Regard sur l'expression musicale au sein de l'immigration algérienne des années 30 à nos jours* » Mémoire pour le DEFA, Février 1983.
2. Cf. Notion de Khokhomanie, chère au groupe et qui signifie les Arabes de banlieue par opposition à Taffahomanie, les blancs du reste de la ville.



19ème Salon de la Revue

- Vendredi 16 octobre 2009 de 20h à 22h
(inauguration officielle à 19h)
- Samedi 17 octobre 2009 de 10h à 20h
- Dimanche 18 octobre 2009 de 10h à 19h30

à l'Espace d'animation des Blancs-Manteaux, Paris IVème